

3-1-2003

Vétiver, by Joël Des Rosiers

Marie-Agnès Sourieau
Fairfield University, msourieau@fairfield.edu

Follow this and additional works at: <https://digitalcommons.fairfield.edu/modernlanguagesandliterature-facultypubs>

Peer Reviewed

Repository Citation

Sourieau, Marie-Agnès, "Vétiver, by Joël Des Rosiers" (2003). *Modern Languages & Literature Faculty Publications*. 13.

<https://digitalcommons.fairfield.edu/modernlanguagesandliterature-facultypubs/13>

Published Citation

Sourieau, Marie-Agnès. "Vétiver, by Joël Des Rosiers." *French Review* 76.4 (Mar. 2003): 851-852. Print.

This item has been accepted for inclusion in DigitalCommons@Fairfield by an authorized administrator of DigitalCommons@Fairfield. It is brought to you by DigitalCommons@Fairfield with permission from the rights-holder(s) and is protected by copyright and/or related rights. **You are free to use this item in any way that is permitted by the copyright and related rights legislation that applies to your use. For other uses, you need to obtain permission from the rights-holder(s) directly, unless additional rights are indicated by a Creative Commons license in the record and/or on the work itself.** For more information, please contact digitalcommons@fairfield.edu.

les voix se mélangent et on ne sait plus qui on écoute, la fillette, la mère, la grand-mère ou même le détective. Peut-être que cela représente ce que l'on attend du lecteur. Après tout, comme le détective, c'est "notre métier" d'écouter.

Deux éléments reviennent, continuellement, en une sorte de leitmotiv, la robe de plage aux bretelles croisées que porte la mère et la mer sans cesse présente. Il reste au lecteur d'interpréter ces symboles.

J'ai trouvé déconcertant ce roman décousu qui saute d'un personnage à l'autre. L'auteur utilise, parfois, une langue pédante, un grand nombre d'images et de métaphores qui ne semblent pas toujours ajouter quoi que ce soit au récit. Les personnages ne sont ni attachants ni sympathiques. On a du mal à s'intéresser à cette femme "qui ne sait rien, qui n'envisage aucun départ, qui ne voit rien de la rupture, de l'absence, de l'enlèvement" (100).

Nassau Community College

Charline Sacks

DES ROSIERS, JOËL. *Vétiver*. Montréal: Triptyque, 1999. ISBN 2-89031-324-7. Pp. 136. \$25.00 Can.

La végétation qui possède la terre et en émane, se prête admirablement aux métaphores de l'écriture. Le nom même du poète—arbrisseau porteur de roses—n'en est-il pas une illustration? Après *Savanes* (1993), méditation sur la nature originelle, *Vétiver* nous entraîne aux lieux de la mémoire du poète tout imprégnés du parfum qu'exhale l'herbe guérisseuse ramenée des Indes. Les racines démultipliées du vétiver offre la métaphore de la mouvance rhizomatique, spatiale et temporelle, qui lie les quatre parties du poème: "Cayes", "À Vaïna, illustre servante", "Cayenne", "Basse-Terre". Autant de réseaux narratifs qui tentent de composer le "je" dans ses multiples filiations tout en le disséquant sous le scalpel scriptural. Dans cette quête identitaire, l'art du poète fait corps à celui du médecin: chaman porteur de paroles et panseur de plaies.

"Cayes", nom géographique et géologique du lieu de naissance du poète, est le point de départ de la remontée généalogique et du récit de son histoire. La métaphore qui trace ce mouvement est celle de la main. La main lie le passé et le présent, elle transmet, transporte, transforme. "Les mains nous précèdent / elles nous accueillent dans le monde" (13). Collaboratrices de l'œuvre de vie, leur symbole s'associe naturellement à l'ère/l'aire d'exploration spatiale. Les cayes sont des "atolls de madrépores / disposés comme les cinq doigts de la main à l'entrée de la rade": main de corail qui circonscrit le territoire vulnérable de l'île et provoque le naufrage (16). La main, surtout, participe de l'écriture. Le poète assemble les signes comme avant lui, le père de son père recueillait les pétroglyphes et autres graphies des Indiens Taïnos, comme avant lui, son père typographe disposait les lettres de plomb. Le poète "né blessé aux mains" (15) porte la cicatrice indélébile de son destin d'écrivain guérisseur.

Si "Cayes" déroule le lignage de "la mâle branche [qui] porte des rosiers" (20) et de tous les pères poétiques dont Des Rosiers se réclame, "À Vaïna, illustre servante" rend hommage à "l'autre mère", celle qui, de sa voix lente, a su métamorphoser l'enfant-poète "en tige de rosiers sur fond d'océan" (46). Dans un rapport rhizomatique, la mère nourricière donne vie à l'enfant miraculeux tandis que celui-ci "ressuscite" la servante dans une euphorie de senteurs végétales. Du silence de Vaïna assourdie par les langues qui l'entourent—le latin de l'église, le français des maîtres—s'essore en corrélation la parole poétique.

"Cayenne", reliée à Cayes par des racines communes—sémantique, historique, imaginaire—débute par une méditation douloureuse sur "la crasse océane de la traite" qui ébranle la raison (57). Et les tourments de l'histoire se ravivent encore lorsque le nom de l'aéroport de Guyane vient convoquer la mémoire détestée du tortionnaire Rochambeau, "le Néron de Saint-Domingue" (70). La réflexion post-coloniale sur le destin d'Haïti étend aussi ses rhizomes dans les cieux. Cayenne se confond aux Cayes, le poivre curatif à l'herbe vulnérable, les Indes orientales à celles de l'occident, la femme tamoule à d'autres séductrices. Un rituel amoureux se déroule, tissé d'une admirable ambigüité ironique. "Elle", femme du hasard, toute en apparences, défie la poète par une mise en abyme de l'autoportrait présenté dans "Cayes". Dans sa stratégie de séduction, "elle" décompose le "je" en un jeu de renversement des signes, et par là-même, problématise la création poétique.

"Basse-Terre", dernière partie du recueil, est un pèlerinage sur l'un des lieux rhizomatiques de "l'ancien crime", le fort de Basse-Terre qu'imprègnent les émanations de la Soufrière. Comment concilier les cris d'amour et la sensualité de l'entour à l'horreur de l'histoire? Des Rosiers convoque John Keats et William Carlos Williams, Lorand Gaspar et Jean Métellus, tous ces médecins poètes dont la "poésie [est] entée à la race de ceux qui saignent comme des saints" (124). La parole poétique ravive la plaie en ranimant la mémoire mais ses "racines liseuses d'entrailles" se conjuguent à l'essence du vétiver pour adoucir la souffrance (115).

Fairfield University

Marie-Agnès Sourieau

DREVEY, PATRICK. *Mes images de l'amour*. Paris: Gallimard, 2001. ISBN 2-07-076304-8. Pp. 174. 11,50 €.

At the end of a short story, "La Mercédès blanche," (*Nouvelles, nouvelles* 23 [summer 1991]: 13–26) Drevet appended a brief self-portrait that includes the epigraph "Ne touche qu'avec les yeux." As a lively, curious boy accompanying a parent to a shop or visiting a relative or neighbor, he would hear this admonition that placed him at a distance from the adult world. It made him an observer. In his childhood he saw things, watched human beings, contemplated natural phenomena, and he formed images that exist in memory where imagination reshapes them and where they invite further contemplation. Drevet has expressed his particular way of seeing in twelve previous novels and *récits*, various texts for exhibition catalogs, books of photographs, and three earlier collections of essays. Two volumes of essays deal explicitly with what he calls "le désir de voir" (*FR* 66.3, 534–36; 71.2, 313–14).

In *Mes images de l'amour* Drevet returns to the idea of childlike perception, and he extends it. As a child he saw a couple making love. He is not sure which couple he saw, for the memory itself lacks precision, but the emotion remains acute: "Il m'en reste une empreinte, un modelage, une façon de voir et de vibrer..." (11). His way of seeing and feeling may well derive from childhood experience but in no way does he make a case here for innocence or naïveté. On the contrary, he says that in maturing we lose the discernment that is especially acute in childhood, "une sagacité qui nous situait dans la transparence" (159). In fact, he compares this acuteness to the kind of intuition he associates with cultures that remain, as he writes, closer to nature than ours, for it does not aim to analyze, explain and then possess the world. A reader may want to argue with such a generalization, but